

Sociologies

Dossiers

2023

La responsabilité sociologique selon Jean-Louis Genard : éthique, politique, esthétique

La mauvaise surprise du retour d'un fanatisme religieux meurtrier

Réflexions sur des attentats qui laissèrent Jean-Louis Genard sans voix

The unpleasant surprise of the return of murderous religious fanaticism. Reflections on attacks that left Jean-Louis Genard speechless

La desagradable sorpresa del retorno del fanatismo religioso asesino. Reflexiones sobre los atentados que dejaron sin voz a Jean-Louis Genard

JOAN STAVO-DEBAUGE

<https://doi.org/10.4000/sociologies.22203>

Résumés

Français English Español

Ce texte revient sur un événement qui semble avoir laissé Jean-Louis Genard sans voix : les attentats qui frappèrent Bruxelles en 2016. Rappelant que sa sociologie était apte à s'en saisir, notre texte essaye de faire sens du silence de Jean-Louis Genard, tout en éclairant l'événement au moyen d'outils théoriques qui lui étaient familiers.

This text reflects on an event that seems to have left Jean-Louis Genard speechless: the terrorist attacks that struck Brussels in 2016. Recalling that his sociology was able to grasp the issue, our text attempts to make sense of Jean-Louis Genard's silence, while shedding light on the event by means of theoretical tools that were available to him.

Este artículo repasa un acontecimiento que parece haber dejado sin voz a Jean-Louis Genard: los atentados de Bruselas de 2016. Recordando que su sociología era capaz de abordarlo, nuestro texto intenta dar sentido al silencio de Jean-Louis Genard, al tiempo que arroja luz sobre el evento utilizando herramientas teóricas con las que estaba familiarizado.

Entrées d'index

Mots-clés : Genard, sociologie pragmatique, écologie urbaine, religion, violence

Keywords: Genard, pragmatic sociology, urban ecology, religion, violence

Texte intégral

1 Jean-Louis Genard a beaucoup fait pour la sociologie, irriguant de son savoir et de son regard une grande variété de domaines, touchant brillamment à la sociologie de l'éthique, de la ville, de l'action publique, des vulnérabilités, de la responsabilité, de la communication, et cetera. Il ne me revient pas de faire ici le décompte de ses apports à la discipline, la place me manquerait. Plutôt que de dénombrer la somme de ses apports, je vais m'arrêter sur un curieux silence de sa part et revenir sur un événement qui l'a, semble-t-il, laissé sans voix : les attentats djihadistes qui frappèrent Bruxelles le 22 mars 2016. À ma connaissance, Jean-Louis n'a rien écrit à ce sujet. Pourtant, le surgissement de cette surprenante violence politico-religieuse au cœur de sa ville avait de quoi convoquer la sociologie qu'il pratiquait, en lui rappelant que les acteurs « capables et compétents » (Genard & Cantelli, 2008) dont il faisait le portrait étaient aussi capables du pire, qu'ils étaient capables du meurtre de masse pour des motifs théologico-politiques.

2 Pourquoi dis-je que sa sociologie avait les ressources pour prendre en charge cet événement ? Dans le chapitre 5 de son premier livre, on trouve de passionnantes notations sur le « fanatisme religieux », « qui empêche l'acteur de percevoir la divergence comportementale comme une occasion ou un appel à la discussion ou à la problématisation du comportement conformiste », au profit d'une « transcendantalisation de la valeur », « mise hors critique » et dont la « légitimation ne suppose plus aucune autonomie du cognitif », en renvoyant « directement à l'argument d'autorité et, socialement, à des instances disposant de cette autorité » (Genard, 1992, p. 236-237). En 2017, il dira encore sa méfiance à l'endroit de la « dimension d'hétéronomie » d'une « forme d'engagement » dans laquelle « l'appartenance au collectif *a priori* » contribue « à un formatage des *Je* », confiant qu'il préférerait « envisager la possibilité d'un processus de distanciation réflexive permettant à l'acteur d'assumer la tension entre *Je* et *Nous*, que ce soit d'ailleurs pour en assumer ou en refuser les contraintes » (Genard, 2017a, § 27-28). Dans l'épistémologie qu'il valorisait avec Marta Roca i Escoda, Jean-Louis faisait aussi grand cas de la « surprise », il y voyait un élément décisif dans l'enclenchement de l'enquête et dans la révision de son déroulement (Genard & Roca i Escoda, 2013). Également attentif à la ville comme espace de concrétisation d'« imaginaires » de la vie ensemble dans un monde équipé (Genard, Berger & Van Hellemont, 2016), il étudiait les « cultures urbaines » et les « politiques culturelles » (Genard, 2014), qu'il concevait comme pluralistes et dont il observait le « cosmopolitisme » – thème sur lequel il incitera Louise Carlier à travailler (Carlier, 2016) – qu'il appréhendait dans toute sa complexité bruxelloise :

Une des caractéristiques des grandes villes en contexte de globalisation se situe très certainement dans leur « cosmopolitisme », c'est-à-dire dans la forte présence de populations d'origines étrangères, liées à des immigrations de longue date ou au contraire récentes. Populations qui peuvent être à la fois naturalisées et stabilisées ou au contraire fraîchement arrivées, mais aussi populations à très hauts revenus (fonctionnaires internationaux, lobbyistes, immigrés fiscaux...) et à très bas revenus (demandeurs d'asiles, réfugiés...). (Genard, 2014, § 29)

3 Soucieux d'une interlocution démocratique où chacun serait reconnu comme un « Tu » et un « Je » de plein droit, Jean-Louis se méfiait de la puissance « objectivante » et de la violence potentiellement déshumanisante de la troisième personne (du singulier et du pluriel), et sans doute s'en méfiait-il spécialement en sa forme religieuse : l'alignement sur le « Il » en majesté d'une impérieuse et colérique Divinité ne pouvait satisfaire son attitude de libre-penseur, non seulement laïc mais aussi athée, attentif « à la flânerie, aux activités de loisirs, aux activités "créatives", à la générosité ou à la sollicitude, aux actions ouvertes sur l'aventure et l'inattendu » (Genard, 2011a, § 30), comme il l'écrivait dans un commentaire de *L'Action au pluriel* (Thévenot, 2006).

Enfin, connaissant ses travaux sur la « grammaire de la responsabilité » (Genard, 1999 & 2000) et ses critiques de la vulgate d'une certaine « sociologie critique », on peut aussi conjecturer que Jean-Louis a dû être agacé par la lecture « déresponsabilisante » que plusieurs sociologues ont fait des actes des terroristes et on pouvait s'attendre à ce que son irritation le conduise à prendre la plume.

4 La déflagration à Bruxelles d'un absolutisme religieux meurtrier, anti-pluraliste et parfois excusé par un misérabilisme sociologique complaisamment « déterministe » (Genard, 2011b) avait bien des raisons de mobiliser la redoutable intelligence de Jean-Louis. Pour autant, les attentats du 22 mars 2016 l'ont laissé sans voix : il n'écrira rien à leur propos.

5 Sa sociologie lui fournissait de quoi appréhender cet événement, mais c'est comme s'il avait été débordé par ce retour du refoulé : le refoulé étant ici ce « théologico-politique » qu'il n'avait pas vu revenir et dont il ne savait trop que faire. En cela, il se distinguait de Jürgen Habermas, dont il a été philosophiquement proche (Genard, 2011b), mais dont il n'appréciait pas le tournant « post-séculier », comme l'indiquait son choix d'offrir à mon *Loup dans la bergerie* (Stavo-Debauge, 2012a) le privilège de la rubrique « Grand résumé » (Stavo-Debauge, 2013a). Il se peut aussi que Jean-Louis ait été tétanisé par cette brutale sortie des civilités démocratiques au profit d'une guerre sans merci faite aux civils. Quoi qu'il en soit, cet événement ne fut pas l'occasion d'un article, d'une tribune, ou de remarques de sa part et peut-être que c'est mieux ainsi : peut-être que c'était la chose la plus humaine et respectueuse à faire – se taire, garder le silence, compatir.

6 Néanmoins, il y a quelque chose à dire de ces attentats, en empruntant la perspective d'une sociologie à laquelle Jean-Louis initiait ses étudiant.e.s à l'ULB et à la Cambre : la sociologie de la ville et des arrangements urbains ¹. Je vais donc faire travailler cette sociologie, en partant d'un simple constat : les terroristes qui frappèrent Bruxelles viennent *de* la ville et ont agi *en* ville. En disant cela, je ne souhaite pas m'attarder sur la commune de Molenbeek-Saint Jean, cette portion de la métropole bruxelloise « désormais tristement célèbre dans le monde entier » (Laumonier, 2016, p. 7) et que de jeunes sociologues proches de Jean-Louis connaissaient relativement bien – Molenbeek est une des communes visées par les « contrats de quartier » dont Mathieu Berger a fait la sociologie (Berger, 2019). Différent, mon propos entend montrer que les attentats avaient à voir avec le mode de vie urbain et la morphologie des villes. Pour cela, je m'arrêterai sur le *modus operandi* de la figure du *djihadiste*, que je contrasterai avec la figure du *sniper*, pour des raisons que l'on va voir.

7 Ma réflexion s'inspirera d'une citation d'Isaac Joseph, qui a mis en valeur l'hospitalité « paradoxale » de la ville et souligné la fragile « paix civile » qui prospère à la surface des espaces publics urbains et dont Jean-Louis commentera l'approche (Genard, 2018, § 23). La citation en question provient d'un texte (initialement publié en 1997) où Isaac Joseph évoquait des « villes en guerre », plus précisément Beyrouth et Sarajevo. Le calvaire de ces deux villes viendra spontanément à la mémoire de l'historien Patrick Boucheron et de l'écrivain Mathieu Riboulet dans *Prendre dates*, ouvrage composé entre le 6 janvier et le 14 janvier 2015, en réaction à la première vague d'attentats qui avait endeuillé Paris : « Où a-t-on vu de telles scènes, sinon à Beyrouth, à Sarajevo, en tout cas dans les villes en guerre ? » (Boucheron & Riboulet, 2015, p. 67). Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet signalaient alors la dramatique « conversion urbaine » qui venait de transir Paris et leur faisait penser à Beyrouth et à Sarajevo :

Cela ne signifie pas seulement la guerre près de chez nous, cela veut dire qu'on se situe à l'exact opposé de ce que les militaires appellent si opportunément les « théâtres d'opérations extérieures » [...]. Là, c'est tout le contraire [...] : c'est nous, c'est la guerre, c'est ici. Tout dès lors se resserre inexorablement comme un piège, puisque c'est du proche que viendra désormais le danger. Ce retournement des choses constitue la logique même de la guerre civile. Elle passe par une conversion urbaine. La géographie familière, d'un coup, se laisse gagner par une topographie de la peur. (*Ibid.*, p. 68-69)

Revenons à Isaac Joseph. De Beyrouth et de Sarajevo, voici ce qu'il disait :

Ce que les villes en guerre comme Beyrouth ou Sarajevo nous ont enseigné, c'est l'importance de l'espace public de circulation et sa très grande vulnérabilité puisqu'il suffit de quelques miliciens et d'un sniper pour contraindre les gens à rester « chez eux » et pour leur interdire ce *droit de visite* dont parlait Kant dans le *Projet de paix perpétuelle*, en 1798. L'hospitalité universelle, hospitalité minimale en deçà du droit d'accueil, c'est précisément ce droit de visite sur le territoire de l'autre qui découle du simple fait de la mitoyenneté des hommes vivant sur une même planète. (Joseph, 2007, p. 216)

À cette occasion, il s'était arrêté sur la figure du *sniper*, en offrant une description frappante de l'activité meurtrière de ce tireur embusqué et de sa « cible » :

Le *sniper* s'en prend à la liberté d'aller et de venir et il sait ce qu'il fait : la terreur qu'il exerce n'est pas aveugle, il ne fait pas de victimes au hasard dans la population en général. Sa lunette lui permet de viser très précisément sa cible : le passant singulier qui s'avance à découvert. Le *sniper* entend régner sur l'espace de circulation et demeurer maître du visible. (*Ibid.*)

- 8 Pour éclairer ce que Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet ont nommé « conversion urbaine », je ne vais pas recourir au prisme de la « géographie » et de la « topographie », mais à celui de l'écologie urbaine, réinvestie ces dix dernières années par plusieurs collègues de Jean-Louis (Carlier & Berger, 2016 ; Cefaï, Berger, Carlier & Gaudin, 2023). C'est avec ce prisme que je comparerai le *sniper* au *terroriste djihadiste* qui a sévi à Bruxelles, car l'un et l'autre exploitent des propriétés *écologiques* de l'environnement urbain, lesquelles assurent cette « conversion urbaine » allant de la « géographie familière » à la « topographie de la peur », dont parlaient Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet en 2015.
- 9 On va le voir, la menée des forfaits de nos deux figures d'assassins n'est pas non plus étrangère à l'architecture et aux infrastructures de la ville, des choses auxquelles Jean-Louis prêtait attention, mais peut-être avec quelques *blind spots*. En effet, si on va être attentif au caractère bâti de la ville, nous en observerons la face obscure, en l'appréhendant sous l'angle de la violence de masse : l'orientation, les dimensions et « capacités » des lieux y seront lues tout autrement que Jean-Louis ne pouvait le faire, bien que l'on partage avec lui une défiance de la réduction de l'architecture au langage (Genard, 2017b). Ainsi, à la différence de Jean-Louis, ce ne sera pas tant l'extériorité publique du bâti, son esthétique, sa symbolique, qui nous concernera, mais plutôt ses pleins et vides, ses recoins secrets où se préparent les opérations et sa spaciosité où explosent leurs méfaits : on n'aura pas affaire à « la ville apaisée » (Genard & Berger, 2020), mais bien plutôt à son envers, à la ville ensanglantée.
- 10 Commençons avec le *sniper* et spécifions l'écologie de son activité meurtrière. Si le *sniper* tend à *vider* les espaces publics urbains et s'attaque à *l'horizontalité* de la ville, c'est qu'il sait tirer profit de ses *verticalités*. Soustrait à la vue de ses futures victimes, il exploite les dénivelés de l'environnement urbain, le relief architectural, les scansions entre le bâti, les places et les voies d'accès. Embusqué, armé d'un fusil et s'armant de patience, il s'arrime à des postes qui lui permettent d'user à son avantage du triple pouvoir que lui confèrent la distance, la profondeur et la hauteur.
- 11 Le *sniper* prend position là où son œil meurtrier peut attenter à la vie de chacun de ceux qui ont le malheur de passer dans son champ perceptif, dont l'acuité est augmentée par la lunette de visée fixée sur son fusil. Une fois « à couvert » et « en surplomb », depuis le toit d'un bâtiment, à la fenêtre d'un immeuble, voire même de « chez lui », le *sniper* met en joue ses victimes *une à une*.
- 12 Il fauche indistinctement quiconque aura eu le malheur d'incarner ce « passant singulier qui s'avance à découvert », dont parle Isaac Joseph. Mais la force vicieuse du *sniper* ne tient pas seulement au fait que ses victimes civiles sont « à découvert » et au « ras du sol » alors que lui est « à couvert » et « en hauteur ». Elle tient aussi à sa capacité à « tirer parti de son milieu » contre ses adversaires militaires, la ville étant un véritable cauchemar opérationnel pour des armées régulières. Un général français qui a été déployé dans les Balkans le rappelait, « les armées ont toujours entretenu un

rapport difficile avec les agglomérations », « les militaires ont souvent répugné à s'y battre » – et ce général illustre son propos avec l'exemple du *sniper* :

Et avec quel type d'arme mettre hors d'état de nuire un tireur d'élite – un « *sniper* » – lorsqu'on a la chance insigne de l'avoir repéré dans sa « tanière » après des jours, voire des semaines d'une observation incessante, astreignante et harassante ? Au canon afin d'être certain de l'atteindre sans coup férir derrière une série de protections à l'intérieur d'un appartement situé dans la partie supérieure d'un immeuble ? Et si dans le feu de l'action le tir de riposte tant espéré devait s'abattre à une fenêtre près – les ouvertures sont innombrables sur une façade d'immeuble moderne ! – au risque de faire des victimes innocentes, la raison ne commande-t-elle pas de s'abstenir ? (De Richoufftz De Manin, 2002, p. 115)

13 C'est en raison de cette impotence des armées régulières en situation urbaine que le *sniper* était si présent lors du siège de Sarajevo, où : « l'essentiel des combats furent des tirs indirects d'artilleries menés de part et d'autre [...] et des tirs de *snipers* utilisant les positions hautes autour de la ville ou les immeubles élevés que l'on trouve à l'ouest de la ville » (Régnier, 2007, p. 88).

14 Le *djihadiste* qui se fait exploser et répand la mort alentour procède autrement. Il n'utilise pas les *verticalités* de la ville, mais en exploite *l'horizontalité*. Certes, il se croit en rapport avec une certaine *verticalité*, on peut même dire qu'il lui faut être certain de cette verticalité : car qu'est-ce qui pourrait le « pousser » à « choisir la voie du suicide sous une forme extrême, puisque sa propre vie et celles d'autrui sont détruites dans d'atroces conditions, sinon l'irrésistible promesse d'un royaume céleste » (Seniguer, 2015, p. 190) ? Armé de (et par) cette conviction, en se pensant « élu de Dieu », il regarde vers le ciel et espère que son « martyr » lui ouvrira les portes de la « gloire » et le fera accéder au « paradis » (Benslama, 2016). Dans sa revendication, l'organisation califale à laquelle il a fait « allégeance » ne faisait pas mystère de la dimension religieuse – voire liturgique – de l'acte meurtrier, dont le crédit reviendrait à Allah.

« 12 Jumâdâ al-Âhkirah 1437 – Par la grace d'Allah et Son bienfait, une cellule secrète des soldats du Califat – qu'Allah lui accorde la puissance et la victoire – s'est élancée en direction de la Belgique croisée qui n'a cessé de combattre l'Islam et les musulmans. Allah a ainsi donné la victoire entre les mains de nos frères et a jeté la crainte et l'effroi dans le cœur des croisés, en plein dans leurs terres. En effet, un nombre des soldats du Califat – portant des ceintures explosives, des bombes et des fusils mitrailleurs, et ciblant des lieux choisis avec précision dans la capitale belge Bruxelles – se sont élancés à l'intérieur de l'aéroport Zaventem de Bruxelles et d'une station métro pour tuer un grand nombre de croisés. Ils ont ensuite déclencher (sic) leurs ceintures explosives au milieu de leurs rassemblements. Le bilan de cette attaque s'élève à 40 morts et pas moins de 210 blessés parmi les citoyens des Etats croisés. Et c'est à Allah qu'appartiennent la louange, la grâce et le bienfait. Nous promettons aus Etats croisés qui se sont alliés contre l'Etat islamique des jours bien sombres, en réponse à leur agression contre notre Etat. Et ce qui vous attend sera plus dur et plus amer, par la permission d'Allah. Louange à Allah qui a rendu nos frappes précises et nous a accordé la réussite. Nous Lui demandons – glorifié soit-Il – d'accepter nos frères parmi les martyrs. » (Etat islamique Belgique, *Flash Info*, « Communiqué sur l'expédition bénie de Bruxelles contre la Belgique croisée »)

15 Comme l'écrivait Philippe-Joseph Salazar et comme le confirmait ce communiqué, le « soldat du califat » n'est pas un simple « exécutant militaire », il est « un officiant qui endosse le double manteau du pouvoir religieux et du pouvoir militaire, dont le croisement donne le sacrifice » (Salazar, 2015, p. 165), accompli au nom d'Allah, à qui « appartiennent la louange, la grâce et le bienfait », comme on peut le lire ci-dessus.

16 Néanmoins, si une verticalité divine commande son geste meurtrier, qui se manifeste donc comme un *châtiment religieux*, sur le théâtre sacrificiel de son ultime opération, le *djihadiste* se meut dans *l'horizontalité* : il se mêle à la foule et navigue « à couvert » parmi les citoyens. Pour répandre plus largement la terreur, il se rend dans des lieux « fréquentés », où se combinent « accessibilité », « égalité », « hétérogénéité », « fluidité » et « densité » : soit des qualités propres à la ville selon la sociologie urbaine.

Il active le détonateur de ses explosifs dans des espaces publics urbains, *au milieu* de leurs usagers ; au « milieu de leurs *rassemblements* », comme on pouvait le lire dans le communiqué de l'organisation terroriste – gardons en tête ce mot de « rassemblements », sociologiquement important.

17 Pour autant, si le *djihadiste* agit en des sites qui accueillent d'importants « flux » (une station de métro, un hall d'aéroport, dans le cas de Bruxelles), il n'est pas certain que son action vise à « régner sur l'espace de circulation », à la différence du *sniper* décrit par Isaac Joseph. En raison des infrastructures touchées, l'attentat perturbe nécessairement « l'espace de circulation ». Ces infrastructures supportent des « réseaux socio-techniques » dans lesquels les éléments interconnectés sont « solidaires » les uns des autres. Frapper en l'un des « points » de ces « réseaux » revient à déstabiliser l'ensemble de ceux qui s'y relie. Un blocage semble inévitable : d'abord, il faut évacuer les survivants, acheminer les secours, sécuriser les lieux, prendre en charge les blessés, transporter les corps sans vie ou ce qui en reste, collationner des indices et procéder aux constatations nécessaires à l'enquête judiciaire.

18 Après avoir été bloqué pour une certaine durée, « l'espace de circulation » est souvent ré-agencé : d'abord, il se peuple de militaires et est rogné par de nouveaux dispositifs de surveillance des environnements et de contrôle de leurs accès. Au-delà de la déflagration meurtrière initiale, l'attentat travaille effectivement « l'espace » : social, matériel et mental. Comme l'écrivait Daniel Hermant, « prendre la mesure » de « l'attentat », « ce n'est pas décrypter ce qui est échu, mais supputer ce qui peut arriver », « l'attentat est "expansif", il se répand dans les esprits où il a tendance à occuper tout l'espace disponible » (Hermant, 2006, p. 63).

19 De fait, à l'issue de l'attentat-suicide, le portrait du *djihadiste*, le nom de son organisation et le récit de leurs exactions vont très rapidement « régner » sur un autre « espace de circulation » : celui des images et discours médiatiques. L'organisation califale escomptait d'ailleurs cet impact-là : elle rendait les médias (anciens et nouveaux) complices de sa pulsion hégémonique, elle en faisait des colporteurs de sa « barbarie » et des coproducteurs du fantasme de son ubiquité.

20 Néanmoins, si le *djihadiste* cible des lieux de « circulation », c'est d'abord parce qu'ils offrent l'opportunité de « rassemblements » occasionnels relativement denses, où une foule de « quidams » – aussi vulnérables qu'étrangers les uns aux autres – sont ponctuellement co-présents. En y intervenant, le *djihadiste* maximise le nombre de ses victimes et s'assure de la possibilité d'attenter à la vie de *quiconque* se trouve là – et donc de traumatiser *quiconque* s'est trouvé là ou aurait pu se trouver là, ce qui rend l'événement plus difficile à « encaisser » (Stavo-Debauge, 2012b). Fethi Benslama avait entrevu le rôle de l'urbanité dans la généralisation de « l'angoisse de vulnérabilité » : « Qui, à Paris, à Tunis ou à Tombouctou, empruntant aujourd'hui les transports en communs ou fréquentant les lieux publics, pensant à lui-même et à ses proches, n'a pas éprouvé cette angoisse de vulnérabilité de se trouver peut-être au mauvais endroit, au mauvais moment, dans l'appréhension imminente d'une déflagration ? » (Benslama, 2016, p. 17)

21 Cette façon d'opérer « massifie » d'autant le lot de celles et ceux qui sont passibles de l'action meurtrière du *djihadiste*, laquelle frappe littéralement « n'importe qui » : celui qui travaille ici et celui qui « passe par là », le « premier venu » et le « dernier arrivé », le visiteur et l'habitant, le jeune et le vieux, « l'expat » fortuné et le SDF, le croyant et l'athée, et cetera. Selon Hélène L'Heuillet, « l'attentat-suicide » déclenche un tel « effroi » parce que « tout un chacun » peut en être la victime, mais aussi parce que « n'importe qui » semble pouvoir en être l'auteur :

Ce qui provoque l'effroi, dans l'attaque terroriste, est que celle-ci peut provenir de n'importe où et être perpétrée par n'importe qui. C'est vrai du terrorisme de masse contemporain et particulièrement de l'attentat-suicide, le terroriste se mêlant d'abord à la foule (il est l'un d'entre nous) avant de commettre l'acte qui vise lui-même tout un chacun, dans l'indétermination. (L'Heuillet, 2010, p. 6)

22 Apportons un bémol à cette interprétation. Dans le cas qui nous occupe, d'abord, « l'attaque » n'a pas été « perpétrée par n'importe qui ». En effet, ceux qui ont commis cette « attaque » rendent saillantes certaines *typifications*. Publiquement descriptibles sous la catégorie de « jeunes issus de l'immigration », ils font surgir la question de leurs « origines », ce qui jette un trouble particulier et alimente les « hantises » (Stavo-Debauge, 2013b) d'une guerre civile. Ce trouble de la *typification* des « origines » était bien rendu dans le post-scriptum d'un article de Kamel Boukir, où il évoquait les attentats du 13 novembre 2015 à Paris :

Au lendemain des attentats, le samedi 14 novembre, un rescapé des terrasses de café est interrogé par un journaliste qui lui demande : « à quoi ressemblaient les terroristes ? » En plus d'être ému, celui qui a croisé les terroristes dans leur voiture rue de Charonne est gêné. Il n'arrive pas à décrire, il n'ose pas nommer ce qu'il a vu. Il bégaye, patine à plusieurs reprises : « C'étaient des, des... bah, c'est... », avant de lâcher « Bah ! Ils étaient pas blonds aux yeux bleus ». Sans qu'il ait besoin d'en dire plus, s'ouvre derrière ce noyau ethno-racial un abîme narratif qui permet d'assigner du sens tout en restant ambigu sur ce qu'on désigne. Les mots semblent tourner autour d'un type sans parvenir à le circonscrire vraiment – sinon avec culpabilité (Boukir, 2016, p. 160).

23 L'embarras qui entoure la verbalisation de ces typifications montre leur puissance de fracturation : dessinant une coupable frontière ethno-raciale, elles rameutent à la conscience commune « le spectre du communautarisme, la crainte que l'entre-soi n'aille à l'encontre des objectifs d'intégration ou encore la question de la place de la religion (en l'occurrence essentiellement la religion musulmane) au sein de l'espace public » (Genard, 2014, § 30). Non seulement cette attaque n'était pas le fait de « n'importe qui », mais elle n'a pas non plus eu lieu « n'importe où ». Ce sont des espaces publics urbains qui ont été ciblés, précisément parce qu'ils sont propices à « l'indétermination », reçoivent « la foule » et sont usités par « tout un chacun ». Contrairement à ce que certains commentateurs ont pu dire ou écrire, à la différence des deux vagues d'attentats à Paris en janvier et en novembre 2015, les lieux visés le 22 mars 2016 dans la métropole bruxelloise n'avaient strictement rien de « symboliques ».

24 Ils ne renvoyaient à aucun « contentieux » particulier et n'abritaient aucun « groupe » distinguable par quelques traits spécifiques (aussi mythologiques soient-ils). À Bruxelles, la principale, voire l'unique qualité des lieux ciblés, c'est qu'il s'agissait d'espaces publics urbains, d'une grande banalité – et donc d'une grande anonymité. De manière plus nette encore qu'en novembre 2015 à Paris, on peut dire que les espaces publics attaqués dans la métropole bruxelloise permettaient de viser « la forme pure de l'individu, telle qu'elle s'accomplit dans la grande ville moderne » (Milner, 2016, p. 117).

25 De là, on peut revenir à notre comparaison initiale et contraster les actions de ces deux figures de meurtriers de masse, en restant dans le cadre de l'écologie urbaine d'Isaac Joseph, dont on pointera ensuite les limites. Si les tirs du *sniper* sapent la « liberté d'aller et de venir » du « passant singulier qui s'avance à découvert », l'attentat-suicide du *djihadiste* s'attaque à la communauté des citoyens qui font « l'expérience du simple rassemblement sans motif partagé » (Joseph, 2007, p. 117) et s'accordent à différer de concert. L'écho du fusil du *sniper* mine le « droit de visite » qui s'exerce dans les espaces publics urbains. L'onde de choc de la bombe du *djihadiste* ébranle la capacité de ces mêmes espaces à accueillir des « rassemblements » dont « l'hétérogénéité » repose sur la faculté de leurs participants occasionnels à ne pas s'y prévaloir d'une appartenance exclusive et à composer avec l'« indétermination » de leurs identités respectives.

26 Pour mieux comprendre ce second cas, il faut revenir sur la distinction entre les « rassemblements » et les « groupes ». Pour Isaac Joseph, qui « s'intéresse à l'alignement des conduites en situation » plutôt qu'aux « rapports d'une population à son territoire », « un rassemblement n'est ni un groupe ni une population » (Joseph, 1995, § 4 & 5). Le « modèle » en est offert par la communauté mouvante et circonstancielle de « la file d'attente dans un espace public », du ballet des passants dans une rue piétonne, de la grappe des voyageurs embarqués dans une rame de métro :

autant d'« occasions sociales » où les citoyens participent *a minima* d'une même « situation » et y règlent mutuellement leurs « conduites », sans se « percevoir » comme « membres » d'une « entité collective distincte » et sans nourrir une « identification » à un être-en-commun, qui n'est ici que fortuit et passager (*Ibid.*). Les lieux visés par le *djihadiste* à Bruxelles n'étaient ainsi que la surface de tels « rassemblement », ils ne recevaient que ces « collectifs » ponctuels et éphémères, non « motivés par un souci de stabilisation » et seulement échafaudés « sur des engagements labiles, dont la temporalité est *a priori* courte » (Genard, 2017a, § 48).

27 Pour Isaac Joseph – et Jean-Louis abonderait même s'il estimait qu'il « manquait une « empathie de principe » » à la « conception » des espaces publics urbains du sociologue français (Genard, 2018, § 23) – de tels lieux de la ville sont qualifiés de « publics » car leur accès n'est pas conditionné au relevé ou au partage d'une appartenance : ils ne sont la propriété d'aucun « groupe social » en particulier, nul ne peut s'en arroger collectivement l'usage en les constituant en « territoire ». Le *djihadiste* fait voler en éclat leur qualité d'« a-territorialité », dès lors qu'il en fait un « théâtre d'opérations », il les constitue *de facto* en « territoire », en « territoire de la guerre » (*Dar al-Harb*) : loin de voir les usagers de la ville comme des « quidams » dont les identités seraient aussi socialement indéterminées que situationnellement impertinentes, il y voit des « croisés », comme l'énonçait le communiqué de l'organisation terroriste.

28 Habituellement, ces lieux publics sont ordonnés à un principe d'« accessibilité généralisée », on s'emploie à y laisser ouvert le passage et à y garantir la mobilité : facilitant la dispersion, ils permettent la « rencontre » et les « rassemblements », favorisent des rapports souples et libres d'observabilité mutuelle (Breviglieri & Stavo-Debaugue, 2007), définis par « le caractère éphémère de l'interaction » (Genard, 2017a, § 49) qui s'y tient furtivement. Pour les « anonymes » qui s'y côtoient, cette qualité d'« accessibilité » et d'« a-territorialité » s'expose et se réalise *via* la mutuelle observance d'une « inattention civile » (également nommée « indifférence civile » ou « inattention polie »). Erving Goffman décrivait ainsi ce régime attentionnel : « Une première personne donne à une seconde personne suffisamment d'informations visuelles pour lui montrer qu'elle a reconnu sa présence [...], mais l'instant suivant, elle retire son attention afin de signifier que cette seconde personne ne constitue pas une cible particulière de curiosité. » (Goffman, 2013, p. 74)

29 Ce régime attentionnel n'équivaut pas seulement à une « courtoisie visuelle » que s'accordent les citoyens, en veillant conjointement à « respecter l'intimité de l'autre et sa présentation publique » (Tonnelat, 2016). C'est en raison de la prévalence de cette « inattention civile » que les espaces publics urbains possèdent une appréciable qualité d'hospitalité : en n'y faisant pas l'objet d'un regard « inquisiteur », on peut y goûter un « droit à l'indifférence », y trouver la possibilité de « s'absenter mentalement », tout en s'exposant à l'« hétérogénéité » des « populations » de la ville. Ainsi, les milieux urbains ne parviendraient à s'ouvrir à tous et à conserver leur caractère « public » que si chacun consent à se mettre sous la garde de cette « inattention civile », en manifestant une « foi commune » (Dewey, 2011) en l'innocuité de leur entourage humain.

30 Là se noue la tragédie. Car cette « inattention civile » configure une « ambiance » interactionnelle que le *terroriste djihadiste* exploite pour se mêler sournoisement à la foule et y répandre la mort. Certes, en mission, le *djihadiste* sait se « dissimuler » : il prend soin de se délester des atours vestimentaires et des ornements capillaires qui trahissent son appartenance à une frange radicale de l'Islam salafiste. Et quand il s'avance aux lieux de son imminent méfait, il s'avise de se conduire d'une manière appropriée aux « fonctions » (Thévenot, 2006) du site qui lui a été assigné, en utilisant les « objets » (dispositifs, procédures, catégorisations...) à disposition » (Genard, 2011a, § 11). Pour se « fondre dans le décor », s'ajuster à la « situation » et y prendre les « poses » attendues, il s'approprie les choses mises à la disposition des usagers ordinaires : pensons ici aux « chariots à bagages » empruntés par l'équipée malfaisante de l'aéroport de Zaventem pour y trimpler les trois lourdes charges d'explosifs glissées dans d'imposants sacs de voyage...



Source. Wikipedia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Attentats_du_22_mars_2016_%C3%A0_Bruxelles, publiée sous Licence Creative Commons, CC BY-SA 4.0 Deed

- 31 Mais si le *djihadiste* parvient à déambuler « à couvert » et arrive à prendre tout le monde par surprise, ça ne tient pas seulement à ses « connaissances pratiques » des espaces publics urbains, qu'il a pratiqués à bien des reprises durant sa vie citadine. Le jour fatidique, s'il parvient à s'y mouvoir sans encombre, c'est aussi parce que les passants font crédit aux « apparences normales » et veillent à ne pas s'alarmer de leur entourage occasionnel : ce qui constitue une manière éprouvée (et toute démocratique) de reconnaître au « tout venant » un « droit égal » à se trouver là.
- 32 En exploitant la règle de « l'inattention civile » pour mener des actions qui manifestent une *meurtrière inattention aux civils*, les explosions de violence *djihadiste* exposent la foncière vulnérabilité des citoyens, qui ne sont nullement protégés par leurs « rassemblements » – bien au contraire... Sous ce rapport, l'attentat n'ouvre pas seulement « l'espace du soupçon » (Linhardt, 2006). En un sens, cette violence est proprement « urbicide » (Coward, 2003), dans son idéologie religieuse, son *modus operandi*, ses cibles et ses conséquences, elle s'attaque à la fragile confiance qui soutient une éminente qualité de ce « monde d'étrangers » (Lofland, 1973) qu'est la ville cosmopolite : son « hétérogénéité » (Wirth, 1938).
- 33 Pour conclure, j'aimerais nuancer les apports du genre d'écologie des espaces publics urbains qu'Isaac Joseph pratiquait et que Jean-Louis jugera « insuffisante » dans sa contribution à notre dossier sur l'hospitalité (Stavo-Debauge, Deleixhe & Carlier, 2018). Pour en voir les défauts, revenons sur la façon dont Isaac Joseph décrivait le *sniper* et son vis-à-vis : le « passant singulier qui s'avance à découvert ». En réalité, dans les villes yougoslaves, les *snipers* ne mettaient pas seulement en joue le « passant singulier », ils s'en prenaient également à des « rassemblements ». À Mostar, si « tout rassemblement donnait l'occasion aux *snipers* de faire davantage de victimes », ces tireurs embusqués s'affairaient tout spécialement lors de « funérailles », à l'entrée de certains lieux de cultes, ou dans « les files d'attente pour l'eau et la nourriture devant les guichets des ONG » (Claverie, 2008, p. 84). Dans ces situations, en raison des conséquences spatiales de la guerre civile et de ses effets ségrégatifs, les futures victimes apparaissaient aux *snipers* comme des personnes apparentées les unes aux autres et assignées à certaines « origines » ethno-raciales ou ethno-religieuses bien spécifiques.
- 34 Avec le caractère partiellement fautif de la description de l'activité du *sniper* par Isaac Joseph, on touche du doigt les limites de sa réappropriation de l'écologie urbaine de l'École de Chicago. Limites, en effet, car, en se focalisant sur la figure du « passant » (Stavo-Debauge, 2003), une telle réappropriation « tend à ne comprendre l'espace public que comme lieu d'interactions entre individus parfaitement indépendants et non comme lieu d'ancrage et de formation d'une collectivité » (Clot-Goudard & Tillous, 2008, § 48), ou plutôt de *collectivités*, qui peuvent nourrir de solides inimitiés les unes envers les autres et ne pas converger vers de similaires « contenus donnés à l'idée d'émancipation » (Genard, 2014, § 30) – ce qui n'étonnait pas Jean-Louis, qui se

méfiait du « romantisme du cosmopolitisme » et mesurait, par exemple, « les tensions entre la vocation émancipatoire que se donnent explicitement les politiques culturelles et les ambitions de reconnaissance identitaire ou plus simplement d'affirmation de soi qu'expriment certaines manifestations culturelles des populations d'origines immigrées » (*Ibid.*).

35 Dès lors qu'on est conscient de telles limites, quand on se tourne vers le *djihadiste*, il convient de ne pas oublier qu'il n'est pas seulement en rapport avec les espaces publics urbains. Bien qu'il s'y fasse exploser aux yeux de tous, il a eu auparavant usage d'autres lieux, territoires et bâtiments de la ville, où il s'est familiarisé avec l'idéologie religieuse, où il a préparé ses méfaits, où il s'est coordonné avec ses comparses, où il s'est planqué en attendant son heure, et cetera. Le *djihadiste* n'est donc pas qu'une créature monstrueuse des espaces publics urbains, il est bien une créature monstrueuse de la ville elle-même : plus, il est une créature monstrueuse de la ville cosmopolite, il en est l'une des possibilités. Même s'il la vomit et en fait un « théâtre d'opérations » parce qu'il y voit une terre de « mécréants » dont le meurtre est « licite » (*Halal*), la ville lui fournit des « niches écologiques », des solidarités de voisinage et des complicités locales, mais aussi des sites d'approvisionnement et des lieux de cultes, des moyens de locomotion et des dispositifs de communication.

36 Ainsi, peut-être est-ce aussi pour ne pas désespérer de certaines portions de Bruxelles que Jean-Louis est resté silencieux devant ces attentats urbicides, qui constituaient une dangereuse (et trop proche) antithèse au cosmopolitisme urbain, séculier et démocratique auquel il continuait à vouloir avoir foi, lui qui avait rappelé que, « chez Emmanuel Kant, le droit d'hospitalité s'inscrit dans le projet de paix perpétuelle qui lui-même est fondé sur une obligation morale qu'impose la raison pratique » (Genard, 2018, § 6). Quoi qu'il en soit, ces attentats ont crûment signalé que « l'horizon éthique » ne s'est pas simplement « dédoublé », comme Jean-Louis l'écrivait en 2020 : non seulement « l'autonomie » ne « demeure » pas « l'horizon normatif dominant » pour tout le monde, mais il ne « se conjoint » non plus pas toujours « avec un horizon lié au pôle vulnérabilité, le *care* » (Genard, 2020, § 19).

37 En effet, il semble que « l'horizon éthique » soit triple : bien des acteurs aspirent encore à se mettre sous l'empire d'une obligeante hétéronomie religieuse, refusant « l'autonomie » individuelle et se souciant plus de la grandeur de Dieu que de la vulnérabilité de leurs congénères humains, il s'avère aussi qu'ils sont disposés à tuer en masse pour le faire savoir et réaliser ce qu'ils conçoivent comme un hégémonique dessein divin. Si Jean-Louis reconnaissait qu'il fallait faire « des nécessaires concessions à l'appartenance pour pouvoir “élargir” le collectif » (Genard, 2018, § 41) et considérait que « l'idée même d'engagement présuppose des différentiels d'intensité » (Genard, 2011a, § 49), force est de constater qu'il a été totalement désemparé par l'intensité d'une appartenance religieuse portée à son extrême incandescence au cœur même de Bruxelles, cette ville qu'il aimait tant. Mais reconnaissons qu'il y avait de quoi être désemparé, même si Jean-Louis l'a été sans doute plus que d'autres, lui dont la singulière bonté lui faisait écrire que le « passé » serait capable de « nous hanter “positivement”, et nous pousser non plus à éviter des maux mais au contraire à retrouver des expériences passées assumées cette fois comme des biens » (Genard, 2013, p. 160).

Bibliographie

- BENSLAMA F. (2016), *Un Furieux désir de sacrifice : le surmusulman*, Paris, Éditions du Seuil.
- BERGER M. (2019), *Le Temps d'une politique. Chronique des Contrats de quartier bruxellois*, Bruxelles, CIVA.
- BOUCHERON P. & M. RIBOULET (2015), *Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Paris, Éditions Verdier.
- BOUKIR K. (2016), « “Les Maghrébins seront Maltais”. L'ethnographe à la merci de ses “origines” », *Tracés*, n° 30, p. 147-162.

- BREVIGLIERI M. & J. STAVO-DEBAUGE (2007), « L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du "passant singulier qui s'aventure à découvrir" », in CEFĀĬ D. & C. SATURNO (dir.), *Isaac Joseph, itinéraire d'un pragmatiste*, Paris, Éditions Economica, p. 79-98.
- CARLIER L. (2016), *Le Cosmopolitisme, de la ville au politique. Enquête sur les mobilisations urbaines à Bruxelles*, Bruxelles, Éditions Peter Lang.
- CARLIER L. & M. BERGER (2016), « Pour une approche pluraliste des figures de l'étranger et des situations-frontières », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/5224>
- CEFAÏ D., BERGER M., CARLIER L. & O. GAUDIN (dir.) (2023), *Écologie humaine. Une science sociale des milieux de vie*, Paris, Éditions Creaphis.
- CLAVERIE C. (2008), « Questions de qualifications : un mufti bosnien devant le TPIY », *Terrain*, n° 51, p. 78-93.
- CLOT-GOUDARD R. & M. TILLOUS (2008), « L'espace du réseau : du flux au territoire. Le tournant pragmatiste engagé par Isaac Joseph », *Tracés*, n° 15, p. 107-126.
- COWARD M. (2004), « Urbicide in Bosnia », in GRAHAM S. (dir.), *Cities, War, and Terrorism*, Oxford, Blackwell Publisher, p. 154-171.
- DE RICHOUFFITZ DE MANIN E. (2002), « La zone urbaine : nouveau théâtre d'opérations ? », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 206, p. 111-119.
DOI : 10.3917/gmcc.206.0111
- DEWEY J. (2011), *Une Foi commune*, Paris, Éditions du Seuil.
- GENARD J.-L. (1992), *Sociologie de l'éthique*, Paris, L'Harmattan.
- GENARD J.-L. (1999), *Grammaire de la responsabilité*, Paris, Éditions du Cerf.
- GENARD J.-L. & F. CANTELLI (2008), « Êtres capables et compétents : lecture anthropologique et pistes pragmatiques », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/1943>
DOI : 10.4000/sociologies.1943
- GENARD J.-L. (2011a), « Investiguer le pluralisme de l'agir », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/3574>
DOI : 10.4000/sociologies.3574
- GENARD J.-L. (2011b), « Expliquer, comprendre, critiquer : Une tentative d'éclaircissement du statut de la sociologie critique à partir des acquis de la pragmatique », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/3555>
- GENARD J.-L. (2013), « En guise de conclusion », *Revue de l'Institut de Sociologie*, numéro thématique « Rapport au passé : approches pragmatiques », p. 153-163.
- GENARD J.-L. (2014), « Cultures urbaines et politiques culturelles », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/4575>
DOI : 10.4000/sociologies.4575
- GENARD J.-L. (2017a), « La consistance des êtres collectifs. Contribuer avec Peirce à une sociologie de l'engagement », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/6545>
DOI : 10.4000/sociologies.6545
- GENARD J.-L. (2017b), « Penser avec Peirce la conception architecturale », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 62.
DOI : 10.7202/1045616ar
- GENARD J.-L. (2018), « Pourquoi l'hospitalité ? », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/6918>
DOI : 10.4000/sociologies.6918
- GENARD J.-L. (2020), « Un bouleversement radical de nos repères anthropologiques et des conditions de la moralité : le déclin ou la fin de l'exception humaine ? », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/13202>
- GENARD J.-L. & M. ROCA I ESCODA (2013), « Le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/4532>
DOI : 10.4000/sociologies.4532
- GENARD J.-L., BERGER M. & L. VAN HELLEMONT (2016), « L'architecture des débats : les imaginaires mobilisés », in CORIJN E. et al. (dir.), *Portfolio #1: Cadrages, Ouvertures, Focales*, Rapport de recherche du Brussels Centre Observatory, Brussels Studies Institute, Bruxelles, p. 63-76.
- GENARD J.-L. & M. BERGER (2020), « Politics, Aesthetics, Economics: Imagineries of Urban Public Space and their Reshaping through the Transformation of the Brussels City Centre », in VERMEULEN S., MEZOUED A. M. & J.-P. DE VISSCHER (dir.), *Towards a Metropolitan City Centre for Brussels*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, VUB Press, BSI Brussels, p. 163-192.

- GOFFMAN E. (2013), *Comment se conduire dans les lieux publics*, Paris, Éditions Economica.
- HERMANT D. (2006), « Violence politique, attentat et kamikazat : l'hypothèse du 11 septembre », *Cultures et conflits*, n° 63, p. 13-23.
- JOSEPH I. (1996), « Les compétences de rassemblement », *Enquête*, n° 4, p. 107-122.
DOI : 10.4000/enquete.773
- JOSEPH I. (2007), *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Éditions Economica.
- LAUMONIER A. (2016), « Habiter Molenbeek », *Les Temps Modernes*, n° 689, p. 7-19.
DOI : 10.3917/ltm.689.0007
- L'HEUILLET H. (2010), « L'expérience de la terreur abolit-elle le partage du dedans et du dehors ? », *Journal Français de Psychiatrie*, n° 36, p. 33-36.
DOI : 10.3917/jfp.036.0033
- LINHARDT D. (2006), « Dans l'espace du soupçon », *Esprit*, n° 8, p. 70-80.
DOI : 10.3917/espri.0608.0070
- LOFLAND L. (1973), *World of Strangers: Order and Action in Urban Public Space*, New York, Basic Books.
- MILNER J.-C. (2016), « Janvier et novembre 2015 : en quoi la France était dans un état d'exception ? », *Cités*, n° 66, p. 113-122.
- RÉGNIER P.-D. (2007), « Sarajevo, les géographies d'un siège », *Cités*, n° 32, p. 83-92.
DOI : 10.3917/cite.032.0083
- SALAZAR P.-J. (2015), *Paroles armées. Comprendre et combattre la propagande terroriste*, Paris, Éditions Lemieux.
- SENGUER H. (2015), « La France face à la violence totale de Daech », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 36, p. 187-191.
DOI : 10.3917/hmc.036.0187
- STAVO-DEBAUGE J. (2003), « L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résidant qui s'émeut », in CEFAI D. & D. PASQUIER (dir.), *Les Sens du public*, Paris, Presses universitaires de France, p. 347-371.
- STAVO-DEBAUGE J. (2012a), *Le Loup dans la bergerie*, Genève, Éditions Labor & Fides.
- STAVO-DEBAUGE J. (2012b), « Des "événements" difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », dans CEFAI D. et C. TERZI (dir.), *L'Expérience des problèmes publics, Raisons pratiques*, n° 22, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 191-223.
- STAVO-DEBAUGE J. (2013a), « Grand résumé de *Le Loup dans la bergerie. Le fondamentalisme chrétien à l'assaut de l'espace public*, Paris, Les Éditions Labor et Fides, 2012 », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/4524>
- STAVO-DEBAUGE J. (2013b), « Les hantises, d'usages sociologiques en portrait conceptuel », *Revue de l'Institut de Sociologie*, numéro thématique « Rapport au passé : approches pragmatiques », p. 35-54.
- STAVO-DEBAUGE J., DELEIXHE M. & L. CARLIER L. (2018), « HospitalitéS : l'urgence politique et l'appauvrissement des concepts », *SociologieS* [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/6785>
- THÉVENOT L. (2006), *L'Action au pluriel*, Paris, Éditions La Découverte.
DOI : 10.3917/dec.theve.2006.02
- TONNELAT S. (2016), « Espace public, urbanité et démocratie », *La vie des idées* [En ligne]. URL : <https://laviedesidees.fr/Espace-public-urbanite-et-democratie>
- WIRTH L. (1938), « Urbanism as a way of life », *American Journal of Sociology*, vol. 44, n° 1, p. 1-24.
DOI : 10.1086/217913

Notes

¹ Mon texte reprend des éléments d'une communication présentée en 2016 au Metrolab à Bruxelles, à l'invitation de Mathieu Berger.

Table des illustrations



Titre

Crédits

Source. Wikipedia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Attentats_du_22_mars_2016_%C3%A0_Bruxelles, publiée sous Licence

	Creative Commons, CC BY-SA 4.0 Deed
URL	http://journals.openedition.org/sociologies/docannexe/image/22203/img-1.png
Fichier	image/png, 567k

Pour citer cet article

Référence électronique

Joan Stavo-Debauge, « La mauvaise surprise du retour d'un fanatisme religieux meurtrier », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 14 décembre 2023, consulté le 21 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/22203> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.22203>

Auteur

Joan Stavo-Debauge

HESAV (Haute École de Santé Vaud), Université de Lausanne, THEMA (Suisse), membre associé au CEMS, Paris, France. Email : Joan.Stavo-Debauge@unil.ch

Articles du même auteur

Sous les catégorisations, de l'allure du nouveau venu à la « culture » de l'étranger [Texte intégral]

Éléments d'une sociologie pragmatique de la phénoménalité de l'arrivant

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

Le Divin marché (de dupes). Un fondamentalisme qui ne paie pas de mine mais rapporte gros [Texte intégral]

Discussion de l'ouvrage de Florence Bergeaud-Blackler, *Le Marché halal ou l'invention d'une tradition*, Paris, Éditions du Seuil, 2017

Paru dans *SociologieS*, Grands résumés

HospitalitéS. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts [Texte intégral]

Introduction du Dossier

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

L'oubli de ce dont c'est le cas [Texte intégral]

Critique, circonstances et limites de l'hospitalité selon Derrida

The oblivion of the case in point : criticism, circumstances and limits of Derridean hospitality

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

Enquêter. Rater. Enquêter encore. Rater encore. Rater mieux [Texte intégral]

Présentation du Dossier « Penser les ratés de terrain »

Thinking failure and fieldwork: Ever investigated. Ever failed. No matter. Investigate again. Fail again. Fail better

Paru dans *SociologieS*, La recherche en actes

De *The Stranger* d'Alfred Schütz au cas Agnès d'Harold Garfinkel [Texte intégral]

Des théories sociales étrangères à l'hospitalité et au pragmatisme ?

From 'The Stranger' of Alfred Schütz to the case of Agnes by Harold Garfinkel. Are these social theories unfamiliar to hospitality and pragmatism?

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

Tous les textes...

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.